L'ARRESTATION DU "Bonhomme Noël."

Selon le caprice, le tour d'imagination des parents, l'être chimérique, mystérieux et divin qui vient durant la nuit du 25 décembre garnir l'âtre éteint dans lequel des menottes de bambins ont gravement déposé souliers et pantoufles, de joujoux et de bonbons plus amusants et meilleurs les uns que les autres, prend des noms et des apparences diverses. Il s'appelle Jésus ou simplement Noël, il est un enfant ou un vieillard. C'est le petit Jésus, et le rêve puéril, aidé et précisé par l'imagerie, le voit couvert d'une tunique de lin d'une blancheur immaculée, avec une chevelure blonde aux boucles soyeuses, et il a des ailes. Ou bien c'est le petit Noël, et il prend une apparence analogue. Enfin c'est le bonhomme Noël, frère jumeau du bonhomme Hiver; il porte alors une belle barbe blanche, longue et vénérable, qui tombe sur un froc de bure à la façon des moines. Et son dos se courbe sous le poids d'une hotte emplie et surchargée de jouets de toute sorte.

C'était ce vieillard qui, pour le petit Georges, était Noël. Il le voyait, s'avançant par les rues ouatées de neige, tout blanc parmi la blancheur épandue et ployant sous le fardeau des richesses entassées dans sa hotte.

A vrai dire, il ressemblait un peu au vieux chiffonnier que, les soirs où il revenait de dîner chez grand'mère, il avait aperçu à la lueur d'un réverbère, penché sous la mannequin d'osier, le crochet à la main et fouillant d'un geste rapide dans les poubelles débordantes de résidus et d'immondices. Mais cette ressemblance se bornait, bien entendu, aux traits de visage que le pauvre vieux gardait assez nobles, en dépit de la misère. Il était enveloppé d'une ample robe blanche, et porteur de cent richesses éclatantes: pantins multicolores, tambours à la panse dorée, sabres au fourreau poli et fusils peinturés de rouge. Il difficilait, certes, du miséreux, trimballeur de débris sordides, dont la lanterne piquait l'ombre d'une pâle et tremblante étoile.

N'importe! il voyait Noël sous les traits d'un homme, d'un pauvre homme, et il admettait fort bien qu'à l'habitude il ne fut pas revêtu de sa belle robe blanche, mais habillé, au contraire, de vêtements minables et rapiécés.

Ce soir-là, veille du grand jour, on le coucha de bonne heure en lui recommandant de dormir aussitôt, afin de ne pas empêcher la visite du "bonhomme" qui n'aime pas à être vu, lorsqu'il dépose ses cadeaux dans la cheminée. Et, à force de fermer ses paupières en appelant le sommeil, Georges, malgré les mouvements de curiosité aiguë qui l'agitaient, avait fini par s'endormir de son doux et profond sommeil de marmot qui venait d'avoir trois ans.

Depuis quelques jours il neigeait et Paris se drapait dans une blanche robe aux plis lourds. Sous un ciel bas et obscur, les flocons tourbillonnaient rapides et pressés, frôlant de leur vol le visage des passants emmitouflés dans des lainages ou des fourrures. Le bruits s'éteignaient parmi cette ouate épaisse et n'étaient plus qu'une rumeur confuse. Et quelque chose émanait de ce décor nocturne. C'était l'atmosphère spéciale des soirs de fête où l'on sent passer les effluves d'une sympathie plus fraternelle à cause des pensées, des émotions, des joies communes. Alors, instructivement, on se rapproche davantage des êtres qui vous sont chers. L'intimité vous apparaît comme plus précieuse et plus nécessaire; les affections coutumières auxquelles, parfois, on n'attribue pas l'importance prépondérante qu'elles ont, prennent mieux leur signification et l'on en ressent plus immédiatement la douceur. Alors ceux qui sont seuls sont plus seuls encore.

Ceux qui peuvent disposer de quelque argent ont, alors, l'allure plus allègre, car ils vont pouvoir faire des présents. Oh! qu'importe si ces présents ne sont pas somptueux! La moindre chose! on l'offre avec tant de bonne volonté! Et puis, c'est aux enfants que l'on va donner! C'est à de petits êtres que la vie ne rendit pas encore dédaigneux et sceptiques, dont l'imagination fraîche et souveraine pare et embellit tout, comme le soleil d'une matinée printanière illuminant de ses rayons magnifiques la plaine qui reverdit, les bois où frémissent les feuilles nouvelles et le ruisseau où les ondes transparentes glissent entre les joncs.

Mais ceux qui n'ont rien, qui ne pourront rien offrir, deviennent plus moroses, et les ténèbres plus épaisses envahissent leur cerveau, pèsent sur leur cœur. L'allégresse environnante leur est comme une insulte, et la révolte en eux gronde plus redoutable.

Georges, loin de tels raisonnements, dormait, ingénu, dans son petit lit de fer en l'attente tranquille du lendemain, qui lui apporterait tant de charmantes surprises, tant de plaisirs d'avance escomptés.

Une veilleuse sur une table, non loin, répandait sa lueur paisible et douce. Ses parents étaient sortis. Les parents sortant toujours ce soir-là, par discrétion sans doute et pour ne pas gêner le bonhomme Noël lorsqu'il viendra. La bonne, seule, était restée dans l'appartement. Onze heures sonnaient.

Tout à coup, la porte de la chambre où repose le bambin s'est ouverte sans bruit. Une silhouette sombre se faufile dans l'entre-bâillement. Un homme, à pas étouffés, glissants, peureux, franchit le seuil. Il est au milieu de la chambre et il regarde autour de lui pour s'assurer qu'aucun danger ne le menace. Son corps maigre est couvert de vêtements rapiécés, et son visage a l'expression terrible que les bêtes de proie ont, tandis qu'elles sont en quête: Le silence, sinistrement, l'environne.

Un brusque mouvement de recul; puis le geste aussitôt de bondir. Il vient d'apercevoir l'enfant qui dort dans son petit lit, sous la clarté fameuse et incertaine de la veilleuse. Mais il demeure immobile, car Georges s'est éveillé, et, croisant ses mains, respectueux et comme en extase, il dit de sa voix gazouillante de mioche où se mêlent des gaietés et des attendrissements: "Oh! c'est vous, bonhomme Noël; il ne faut pas m'en vouloir. Je dormais bien, allez! je vais dormir encore, tout de suite, pendant que vous mettrez des joujoux dans mes souliers, et je ne dirai à personne que je vous ai vu." Et il ferma les yeux en effet. Et l'homme, abasourdi, confusément ému au fond de lui-même avec cette foi ingénue qu'exprime avec confiance la voix enfantine qui vient de parler dans la pénombre, n'avance ni ne recule, reste cloué au plancher, presque oublieux de la besogne qu'il venait faire ici, de l'argent qu'il espérait y trouver, contemplant, de ses yeux au regard obscurci, l'enfant qui prend le malfaiteur qu'il est pour un messager d'idéal. Cela dure quelques secondes à peine, et, aussitôt, c'est un grand bruit de pas. D'autres hommes sont entrés dans la chambre de Georges qui se réveille tout à fait. Ce sont des sergents de ville guidés par la bonne et par le concierge. Le cambrioleur a été guetté et surpris.

En un instant, il est saisi, maîtrisé; on lui ligotte les poignets et le misérable est entraîné par les agents, tandis que Georges étend ses bras suppliants, à genoux parmi les désordres des couvertures, les joues ruisselantes de larmes, suppliant qu'il ne veut pas qu'on arrête le "bonhomme Noël."

LA CROISSANCE DES ARBRES.

Des observations très délicates, mais fort originales, ont été poursuivies en Tasmanie par un entomologiste du gouvernement anglais. Il s'agit de la rapidité absolue et relative de la croissance de arbres aux diverses heures du jour.

Etant donné que le nombre 100 représente la totalité de la croissance d'un arbre pendant vingt-quatre heures—et l'on sait que certains végétaux poussent tellement vite que l'on pourrait presque les voir, sinon les entendre pousser—voici comment se répartit cette croissance dans les diverses phases des vingt-quatre heures:

De 6 h. du matin à 9 h. du matin, 8,66 0[0.

De 9 h. du matin à midi, 1.33 0[0.

De midi à 3 h. du soir, aucune croissance.

De 3 h. du soir à 6 h. du soir, aucune croissance.

De 6 h. du soir à 9 h. du soir 1,20 0[0.

De 9 h. du soir à minuit, 3,80 0[0.

De minuit à 6 h. du matin, 85,00-0[0.

La croissance la plus active en vingt-quatre heures a été constatée chez le Banksia rose [Kousso]; l'allongement a été de 11 centimètres. Viennent ensuite, par ordre décroissant, le géranium [0 m. 14], le pommier [0 m. 11] et le poirier [0 m. 03].

Représentants chinois et japonais à St-Louis.

Presse Associée—

St-Louis, 20 décembre—Kee Owgang, représentant de la cour impériale chinoise à la Foire du Monde, et Waichi Arapa, commissaire du Japon à la Foire, sont arrivés à St-Louis avec des lettres de créance de leurs gouvernements respectifs.

M. Kee vient comme représentant de son pays par l'entremise de la légation à Washington.

Il est autorisé à choisir le site du pavillon impérial et à convenir de l'espace qu'il faut pour les expositions chinoises dans les différents palais de l'exposition.

M. Waichi fera à son gouvernement un rapport sur les conditions et la situation du site de l'exposition et celui-ci sera pris en considération pour l'exposition du Japon.

UNE MESSE DE MINUIT.

SOUS LA TERREUR.

Au plus fort de la Terreur, ma grand'mère habitait, jeune fille encore, le faubourg Saint-Germain.

Le vide s'était fait autour d'elle et de sa mère: leurs amis, leurs parents, le chef de la famille lui-même avaient quitté la France. Les hôtels étaient déserts ou envahis par de nouveaux possesseurs. Elles-mêmes avaient échangé leur riche demeure contre un modeste logement où elles vivaient, attendant des temps meilleurs, cachant soigneusement leurs noms alors compromettants. Les églises détournées de leur but servaient de magasins ou de locaux industriels. Toute pratique extérieure du culte avait cessé.

Pourtant, au fond d'une boutique de sabotier de la rue Saint-Dominique, un vieux prêtre qui avait repris l'humble métier de son père, réunissait quelques fidèles pour la prière; mais il fallait user de précaution, car la poursuite était rigoureuse et le pauvre temple était précisément voisin de l'habitation d'un des membres du gouvernement révolutionnaire, implacable ennemi de la religion.

C'était donc par une froide nuit de décembre; on célébrait l'office de minuit en l'honneur de la fête de Noël. La boutique était soigneusement fermée, tandis que l'encens fumait dans l'étroite chambre qui se trouvait derrière.

Une commode ventrue, sur laquelle on avait posé un linge bien blanc, tenait lieu d'autel. Les ornements sacerdotaux avaient été tirés de leur cachette et la petite assemblée, composée de femmes et de quelques hommes, était pieusement recueillie, quand un heurt, à la porte, pareil à celui des fidèles, attira l'attention.

L'un des assistants alla ouvrir. Un homme entra d'un pas hésitant. Pour tous c'était une figure inusitée en ce lieu: pour quelques-uns, c'était précisément l'homme qui s'était montré, dans les conseils publics, si acharné contre les réunions de fidèles et dont, à ce titre, on pouvait le plus redouter la présence en un pareil moment.

La majesté du sacrifice ne fut pourtant pas troublée, mais la peur avait saisi tous les assistants: chacun n'avait-il pas à craindre pour soi, pour les siens et pour le bon vieux pasteur plus exposé encore que ses ouailles?

L'air sévère mais calme et froid, le conventionnel assista debout à la fin de la messe et à la communion et, plus la cérémonie avançait, plus les cœurs se serraient dans la crainte d'un événement qu'on ne pouvait que trop prévoir, ou du moins supposer.

Lorsque tout fut fini, en effet, que les lumières furent à peu près éteintes, un à un, avec précaution, les assistants s'écoulèrent; alors l'étranger s'avança vers le prêtre qui l'avait reconnu mais qui gardait un calme stoïque.

—Citoyen prêtre, lui dit-il, j'ai quelque chose à te dire.

—Parlez, mon frère, à quoi puis-je vous être bon?

—C'est une grâce qu'il me faut te demander et je sens combien je suis ridicule. Un pied de rouge me monte au visage et voilà que je n'ose plus parler.

—Mon abord et mon ministère sont pourtant bien peu faits pour vous troubler et si quelque sentiment de piété vous guide vers moi.

—Eh! voilà justement ce qui n'est pas. Je ne connais pas de religion: je n'en veux pas connaître; je suis de ceux qui ont le plus contribué à détruire la zôtre; mais, pour mon malheur, j'ai une fille.....

—Je ne vois point là de malheur, interrompit l'ecclésiastique.

—Attends, citoyen, tu vas voir. Nous autres hommes à principes, nous sommes les victimes de nos enfants. Inflexibles envers nous pour le maintien des idées que nous nous sommes formées, nous hésitons et nous redevenons enfants devant les prières et les larmes de nos enfants.

—Or donc, votre fille....

—Je n'ai pas à me plaindre d'elle, la chère enfant, sauf ce fait que je me suis trompé dans mes plans d'éducation. Je croyais l'avoir élevée à mon image et en avoir fait une bonne citoyenne républicaine, éloignée de toutes vos superstitions et de tous vos préjugés. Voilà que je me suis grossièrement trompé.

Un moment important de sa vie se prépare, comme elle est en âge de se marier, je lui avais choisi de ma main un gentil garçon et un bon patriote. Les enfants se plaisaient; tout allait pour le mieux du monde, quand, brusquement, elle me déclare qu'elle ne veut pas encore songer au mariage et qu'elle a le temps d'attendre.

Etonné d'abord et prévoyant quelque mystère, je la presse de questions auxquelles elle finit par répondre que, quoique sa mère soit morte quand elle était bien jeune, son souvenir l'obsède, que si elle est ma fille et heureuse de l'être, c'est parce que je m'étais uni devant l'autel à celle qui lui a donné le jour. Bref, elle déclare qu'il ne lui suffit pas de se présenter avec son fiancé devant la commune et qu'elle ne se croira indissolublement liée à lui que quand un représentant de son Dieu les aura bénis tous deux.

—Vous avez, dans doute, repoussé son désir?

—Non, comme elle me parlait d'attendre, pour se marier, des temps meilleurs, espérant, d'après sa foi dont j'ignorais l'existence, qu'un jour votre religion triompherait, je me suis tout à coup souvenu d'un rapport récent de police me révélant l'existence de vos réunions de la rue Saint-Dominique. Je l'avais mis en réserve pour m'en servir à bref délai contre toi et tes auditeurs. J'ai faibli, j'ai profité du renseignement donné pour venir te demander, citoyen curé, si tu voudrais consacrer le mariage religieux de la fille d'un des plus farouches persécuteurs de ton culte défendu.

—Mon saint ministère ne connaît pas d'exclusion. Si votre fille est réellement dans des sentiments de piété, si votre futur gendre se soumet aux obligations que l'église impose à ceux qu'elle marie, mon devoir est tout tracé. Dût-il m'en coûter la persécution ou la vie, je les unirai au nom du Dieu tout-puissant et miséricordieux.

—Merci pour ta complaisance.

—Oh! ne me parlez pas de complaisance. Et puisque je ne fais que mon devoir, laissez-moi regretter seulement que, tout en consentant à une union désirée par ces enfants, le père de famille reste hostile au principe sacré qu'ils invoquent.

—Tu te trompes; l'idée d'une fille qui veut être mariée suivant le rite et le culte que sa mère a connus et qui, peut-être, l'ont protégée dans sa vie et dans sa mort, m'ont touché au vif. La majesté de l'humble cérémonie dont je viens de surprendre la fin a fait le reste. Si je ne suis pas croyant moi-même, je m'incline devant vos croyances.

L'entretien prit fin et, quelques semaines après, l'arrière-boutique, érigée par la religion en église ou chapelle, recevait quelques personnes venant assister au mariage de la fille du conventionnel avec un brillant officier de l'armée républicaine, mort quelques années après, trop jeune pour avoir laissé à ses enfants quelqu'un de ces titres fastueux que Napoléon Ier eut l'occasion de distribuer aux heureux survivants de l'épopée des guerres de cette époque.

Inutile de dire que, depuis l'entrevue du prêtre et du conventionnel jusqu'à la période qui amena le Concordat où toute difficulté s'aplanit, la modeste, très modeste chapelle du sabotier, resta indemne de toute persécution par la puissante intervention du solliciteur imprévu de la messe de minuit.

UN Monsieur Timide

Monologue pour jeunes gens

[Anatole entre en scène et salue d'une façon embarrassée à droite et à gauche; puis, la main sur son coeur, il regarde le plafond, la salle, puis plonge ses yeux sur le bout de ses souliers vernis et semble ne plus pouvoir les en retirer.]

Ah! .... mesdames .... messieurs ... ah! vous me faites l'honneur de me demander de vous dire un monologue, mais c'est que jamais je n'oserai. Figurez vous que la nature m'a affligé d'un terrible défaut dont je ne puis me corriger malgré tous mes efforts. Je suis d'une timidité telle que cela me fait perdre les plus belles occasions de la vie.

Oh! mais ce que c'est gênant chez un homme cette timidité! Voyez-vous, cela fait mon désespoir. D'ailleurs, je ne sais pourquoi chez une jeune fille la timidité est une vertu. L'ingénue rougit, baisse les yeux et aussitôt on se pâme d'admiration:

—Oh! divine candeur! Innocente colombe! Bel ange aux yeux purs!

Tandis que moi, lorsque je deviens cramoisi, que mes yeux n'osent se lever de terre, que ma bouche s'empâte, mes camarades me bousculent.

—Voyons, gros niais! Anatole ne fais donc pas cette tête! Que tu est gauche et emprunté, mon pauvre vieux!

Oui, voilà les aménités que m'attire ma divine candeur à moi!

Cette timidité de malheur m'a joué tous les vilains tours possibles. Si je vais dans le monde, je souffre mille martyrs, je n'ose ni danser, ni saluer, ni même regarder une femme en face. Voici déjà plusieurs mariages superbes que je manque, grâce à ma timidité. C'est à désespérer du mariage.

La première fiancée qu'on me proposa était Mlle Berthe Deval, toute jeune, charmante, une de ces ingénues chez laquelle on admire la timidité réprouvée chez moi.

Famille honorable, belle dot, espérances superbes, tout allait à merveille et je vins avec ma mère dîner chez les parents de ma future. Au dîner, je me trouvai placé à côté d'elle: de là mon mortel embarras. Que lui dire? Elle est pétillante et enjouée, elle cherche à me tirer d'embarras en causant à bâtons rompus sur tous le sujets. La timidité d'une femme est une chose de convention qui jamais ne l'empêche de délier sa langue. J'étais horriblement malheureux, terrassé absolument par ma cruelle ennemie la timidité. Je ne répondais à toutes ses questions que par de pénibles "oui, mademoiselle," "non, mademoiselle." J'avais conscience que je produisais une impression détestable et mon trouble ne faisait que s'accroître. Lorsque nous passâmes au salon, j'étouffais, je ne pouvais plus respirer tant j'étais intimidé. Alors je me glissai dans l'embrasure d'une fenêtre derrière une lourde tenture qui me dissimulait complètement. Au bout de quelques instants, j'entendis de l'autre côté du rideau la voix de ma future qui causait avec une amie:

—Eh bien, disait l'amie, et ton fiancée, qu'en penses tu?

—Mon fiancé! reprit Berthe avec une fusée de rires perlés, ah! non, par exemple, je n'en veux point! Figure toi qu'il n'a jamais osé me regarder en face! Quelle bûche!

Du coup, je n'y tins plus. Mettant la main sur le rebord de la fenêtre, je sautai dans un massif de rhododendrons où je me griffai piteusement la figure et les mains, je détalai à travers le parc et jamais plus je ne me présentai devant la belle dédaigneuse.

Puis on proposa à ma mère une autre jeune fille, charmante aussi celle-là, Mlle Lucie Denmare. Je la rencontrai pour la première fois au cercle artistique de la rue Boissy-d'Anglas. Moi, j'étais avec ma mère, elle avec la sienne; nous étions censés l'un et l'autre ignorer qu'il était question d'une entrevue matrimoniale.

A un moment donné, par hasard, une amie mutuelle des deux familles nous aborde, se joint à nous. Toujours par hasard, nous allons buter sur Mme Denmare et sa fille, puis on fait les présentations en règle. Je deviens pourpre, cramoisi, je m'incline devant la mère, devant la fille, je m'empêtre dans la traîne de ma future belle-mère, je trébuche, je me raccroche à qui ou à quoi, je n'en sais rien, mais soudain, je me trouve assis par terre; à mes côtés se trouvait la charmante Lucie!

Il paraît qu'en cherchant à me rattraper, c'est elle que j'avais saisie par le bras et que j'avais entraînée dans ma chute si peu digne.

Encore un mariage raté, ce fut un vrai scandale. Après ça, quand maman parlait de moi comme d'un jeune homme à marier, ses amies faisaient une moue expressive:

—Ah! ma chère, c'est qu'il est difficile à caser, votre Anatole, en dépit de ses superbes espérances!

Quelque temps après, on nous proposa une jeune veuve qui, paraît il, connaissait mon terrible défaut et se chargeait de me dégourdir! Les veuves, vous savez, ça ne doute de rien.

Ce fut à un bal que je rencontrai la sémillante Mme Joliette. On nous présenta. Comme d'habitude, je ne trouvai plus un mot à dire, mais la veuve avait de l'aplomb pour nous deux:

—Si vous le voulez, monsieur, me dit-elle avec le plus séduisant des sourires, nous ferons ensemble un tour de valse?

—Oui, madame....c'est que ....madame ....je.... je....ne danse pas.

—Comment vous ne dansez pas à votre âge? Quelle anomalie!

Mais toujours souriante, elle reprit:

—Eh bien! donnez moi votre bras, nous irons faire un tour au buffet.

Quel martyre pour moi de lui donner le bras et de la piloter à travers les salons! J'en sentais mes jambes défaillir. Tant bien que mal pourtant je m'exécutais. Arrivée dans la salle à manger, elle se laissa choir sur une chaise, puis elle me dit:

—Tenez, allez me chercher un verre de sirop de groseille et une sandwich, voulez-vous?

Toujours tremblant, tant j'étais intimidé, je lui rapportais ce qu'elle m'avait demandé; mais, ô malédiction, au moment où j'arrivais près d'elle, quelqu'un par mégarde me poussa le coude et le verre de sirop se répandit en un flot gluant et rosé sur la robe de faille bleu pastel. Je voulais réparer le malheur, saisir le verre avant que tout son contenu ne se répandît sur l'étoffe. Hélas! dans mon empressement, je déversai sur ses genoux l'assiette entière de sandwiches que je tenais dans l'autre main. Du coup, la veuve ne souriait plus, ses yeux lançaient des flammes:

—Monsieur, me dit elle, quand on est aussi maladroit que vous, on ne s'offre pas de conduire les dames au buffet.

Ah! du coup c'était injuste, car c'est bien elle qui me l'avait proposé; mais je restais écrasé sous le poids de ses paroles blessantes. Une femme ne pardonne pas quand on lui gâche une toilette, et la veuve, hélas! comme les autres, ne voulut pas m'épouser.

Ainsi, malgré mes superbes espérances, je suis condamné à rester célibataire, grâce à ce terrible défaut.

Croyez-vous que ce n'est pas malheureux pour moi d'avoir à renoncer aux joies de la famille, à tout, parce que je ne peux me vaincre. Enfin, vous le voyez, je ne peux vous dire un monologue; je suis bien trop timide, j'en mourrais de peur. Aussi, si vous voulez bien m'excuser, je me retire. (Il va pour quitter la scène trébuche, tombe et se relevant:)

Tenez, rien qu'à l'idée de vous dire un monologue, mes jambes me manquent! Ah! ce que c'est que la timidité!

LA NEIGE.

Presse Associée.

Santa Fé, Nouveau Mexique, 20 décembre—Il est tombé dix pouces de neige aujourd'hui dans les comtés de Taos et de Mora. Cette chute de neige est la plus forte depuis 1892.

Notes et Impressions.

La science de la vie est comme un salon superbe et resplendissant de lumière, où l'on ne parvient qu'en passant par une longue et affreuse cuisine.

CLAUDE BERNARD.

Bien fous sont ceux qui, ayant voulu la liberté pour l'homme, n'ont pas prévu qu'il faudrait la donner aussi à la femme.

A. DUMAS.

On s'attache aux femmes par le mal qu'on leur fait autant que par celui qu'elles nous font.

PAUL BOURGET.

Un peuple meurt de ce qu'on lui cache, non de qu'il sait.

ALFRED DUQUET.

Ne craignons pas de laisser voir nos défauts, si nous voulons qu'on nous pardonne nos qualités.

ARMAND DESPRÉS.

Ce que la vie a de meilleur, c'est l'idée qu'elle nous donne de je ne sais quoi qui n'est point en elle. Le réel nous sert à fabriquer un peu d'idéal.

ANATOLE FRANCE.

Ce qu'il faudrait à nos sociétés fin de siècle, c'est un peu de don-quichottisme: avant de nous prêter à rire, les Don Quichottes nous ont sauvés.

Le plus bel hommage qu'un fils puisse rendre à son père, c'est, en continuant son oeuvre, de le surpasser.

G.-M. VALTOUR.

BIBLIOGRAPHIE.

Nouveau Dictionnaire général des Sciences et de leurs Applications, par MM. P. Poiré, Professeur honoraire du Lycée Condorcet; Ed. Perrier, Membre de l'Institut, Directeur du Muséum d'Histoire naturelle; R. Perrier et A. Joannis, chargés de cours à la Faculté des Sciences de Paris, deux volumes grand in-4o, 3,000 pages, 5,000 gravures, paraissant en livraisons, une livraison par mois.

Prix: 1 franc. Prix de souscription à l'ouvrage complet: 45 francs. (Librairie Ch. Delagrave, Paris, 15, rue Soufflot). (51e livraison).

Nous signalons dans cette 51e livraison les deux intéressants articles de "Technologie" sur les engins de guerre désignés sous le nom de torpilles et sur les petits navires de guerre nommés torpilleurs. Nous y trouvons aussi le tonage et les tonneurs, le tour (machine-outil), la traction, la trame, les tramways, les transbordeurs, la transmission ou transport de la puissance, les transporteurs, le tréflage et la tréflerie, la trempe, le tricot et le tricotage, le Trolley dans les voitures automobiles à moteur électrique, le trombone, la trompe et la trompette, etc.

En Géologie: Les torrents, le tortonien, la tourbe, les tremblements de terre, le trias.

En Zoologie: les tortues, les toucans, le tourne pierre, la tourterelle, les trachées, le tragelaphus, le tragopan, les trématodes, le trichin, la trichine, le trichophale, les trigles, le trigonocéphale, le trionyx, les tritons, le troglodyte, la truite.

En "Physiologie, Anatomie et Paléontologie": toucher trachyceras, transpiration, triceps, tricoratops, trijumeau, trilobites, trinucleus, tronc, trophique.

En "Botanique et Agriculture:" torula, terrains tourbeaux, tourteaux, transpiration, transplantation, trèfle, trichomanes, trigonelle, trieur, tritoma, troène, trolid, troscart, troupeau, truffe, trufficulture.

En "Mathémathiques:" torsion, trajectoire, transcendant, transversale, trapèze, travail, treuil, triangle, triangulation, trièdre, trigonométrie, tronc.

En "Physique": trompes.

En "Chimie": teinture de tournesol, transformations allotropiques, triazines, triazole, tropine.

En "Médecine": torticolis, toux, toxines, trachéotomie, transfusion, traumatisme, tremblement, trépanation, trichinose, tocart, tubage, tuberculo.

Enfin nous appellerons l'attention sur le remarquable article de M. Edmond Perrier, touchant le "transformisme".

Mort du lieutenant-colonel J. N. Morrison.

Presse Associée.

San Francisco, 20 décembre—Le lieutenant-colonel J. N. Morrison, juge-avocat du département militaire de la Californie, est mort à l'hôpital général du Présidio des suites d'une attaque de péritonite.

Traité d'extradition.

Presse Associée—

New York, 20 décembre — La Chambre des Députés brésilienne, d'après une dépêche de Rio de Janeiro au "Herald", a ratifié le traité d'extradition avec les Etats-Unis.

Le gouvernement s'est décidé à faire un emprunt pour l'amélioration des conditions sanitaires de Rio de Janeiro.

Le bail du gouvernement pour les chemins de fer a été autorisé par la Chambre.

LE Blocus allemand.

Presse Associée—

Berlin, Allemagne, 20 décembre—Le gouvernement allemand publie aujourd'hui un décret incluant les conditions du blocus d'une partie des côtes vénézuéliennes par l'Allemagne. Le décret est ainsi conçu:

"Le gouvernement du Vénézuéla ayant rejeté la demande que lui a présentée le gouvernement impérial allemand les ports de Puerto-Cabello et de Maracaïbo sont par le présent déclaré en état de blocus à partir du 20 décembre.

Les navires sous un autre pavillon que le pavillon vénézuélien partis de ports des Antilles ou de la côte orientale de l'Amérique avant la publication de ce décret auront un délai de vingt jours, pour les voiliers, et de dix jours pour les vapeurs, pour arriver à destination.

Il est accordé quarante jours aux voiliers et vingt jours aux vapeurs partis d'autres points.

Il est accordé quinze jours aux navires se trouvant dans les ports bloqués pour prendre la mer.

Les bâtiments qui tenteront de forcer le blocus seront traités d'après les règlements de la loi internationale s'appliquant aux neutres et conformément aux traités.

Signé; VON BULOW.

L'Italie et la question vénézuélienne.

Presse Associée—

Rome, Italie, 20 décembre—Au cours de sa réponse à la communication de l'ambassadeur Mueller relativement à la question vénézuélienne, aujourd'hui, Signor Prinetti, ministre des affaires étrangères, a exprimé sa haute appréciation des efforts du gouvernement des Etats-Unis pour obtenir un règlement pacifique, et il a dit que les efforts du gouvernement italien et du roi tendaient au même but.

Arrivée de navires de guerre à La Guyara.

Presse Associée

La Guyara, Vénézuéla, 20 décembre—Le croiseur américain Albany, le croiseur français Troude et le croiseur anglais Retribution sont arrivés à La Guyara.

Service Funèbre SUR LES RESTES DE Mme GRANT —A— WASHINGTON.

Presse Associée—

Washington, 20 décembre—Devant une assistance distinguée comprenant le président Roosevelt, quelques membres de son cabinet, de nombreux sénateurs et représentants, la plupart des officiers de l'armée et de la marine actuellement à Washington, tous en grande tenue, un service funèbre sur les restes de Mme Julia Dent Grant, la veuve du soldat-président, a été célébré ce matin, puis le cercueil a été envoyé à New York par le chemin de fer de Pennsylvanie.

Tous les enfants de Mme Grant étaient présents, à l'exception de Jessie Grant, qui assistera demain à la cérémonie d'inhumation à New York.

Parmi les membres de la famille se trouvaient Mme Sartoris, le général et Mme Fred. D. Grant, Ulysse Simpson Grant, qui est arrivé à l'église, M. et Mme Seaville, Mlle Julia Grant, le lieutenant commandant et Mme Alex Sharp, Nellie D. Sharp, Mme James F. Casey, Mlle Casey, M. et Mme James Casey, Mlle Annie Dent, M. et Mme Garrish Smith et Grant Smith.

Le président Roosevelt et le secrétaire Hay occupaient le premier banc. Derrière eux étaient assis les secrétaires Moody et Hitchcock, le directeur général des postes Payne et le secrétaire Cortelyou.

Le banc de la famille était décoré du drapeau national.

Le mouvement révolutionnaire au Vénézuéla.

Presse Associée—

Panama, 20 décembre—D'après les nouvelles qui arrivent de la frontière vénézuélienne le mouvement révolutionnaire contre le président Castro est plus fort que jamais.

Le bruit court que le général Matos est à la tête d'une armée puissante et qu'il est en bons termes avec les représentants des puissances étrangères.

Les révolutionnaires vénézuéliens croient que le mouvement actuel contre Castro sera heureux.

L'élection du président Nord à la présidence d'Haïti.

Presse Associée—

Port au-Prince, Haïti, 20 décembre—Le congrès a siégé hier pour confirmer l'élection du général Nord à la présidence d'Haïti, mais les membres n'étaient pas en nombre suffisant et il y aura une autre séance dimanche.

L'opinion générale est que le général Nord sera formellement élu. Le calme règne dans le pays.